

ment. Certes, l'ethnocentrisme est, comme le souligne fort justement M. Lapièrre, la chose du monde la mieux partagée : toute culture est, par définition pourrait-on dire, ethnocentriste dans son rapport narcissique avec soi-même. Néanmoins, une différence considérable sépare l'ethnocentrisme occidental de son homologue « primitif » ; le sauvage de n'importe quelle tribu indienne ou australienne estime sa culture supérieure à toutes les autres sans se préoccuper de tenir sur elles un discours scientifique, tandis que l'ethnologie veut se situer d'emblée dans l'élément de l'universalité sans se rendre compte qu'elle reste à bien des égards solidement installée dans sa particularité, et que son pseudo-discours scientifique se dégrade vite en véritable idéologie. (Cela réduit à leur juste portée certaines affirmations doucereuses sur la civilisation occidentale comme l'unique lieu capable de produire des ethnologues.) Décider que certaines cultures sont dépourvues de pouvoir politique parce qu'elles n'offrent rien de semblable à ce que présente la nôtre n'est pas une proposition scientifique : plutôt s'y dénote en fin de compte une pauvreté certaine du concept.

L'ethnocentrisme n'est donc pas une vaine entrave à la réflexion et ses implications sont de plus de conséquence qu'on ne pourrait croire. Il ne peut laisser subsister les différences chacune pour soi en sa neutralité, mais veut les comprendre comme différences déterminées à partir de ce qui est le plus familier, le pouvoir tel qu'il est éprouvé et pensé dans la culture de l'Occident. L'évolutionnisme, vieux compère de l'ethnocentrisme, n'est pas loin. La démarche à ce niveau est double : d'abord recenser les sociétés selon la plus ou moins grande proximité que leur type de pouvoir entretient avec le nôtre ; affirmer ensuite explicitement (comme jadis) ou implicitement (comme maintenant) une continuité entre toutes ces diverses formes de pouvoir. Pour avoir, à la suite de Lowie, abandonné comme naïves les doctrines de Morgan ou Engels, l'anthropologie ne peut plus (du moins quant à la question du politique) s'exprimer en termes sociologiques. Mais comme d'autre part la tentation est trop forte de continuer à penser selon le même schème, on a recours à des métaphores biologiques. D'où le vocabulaire plus haut relevé : embryonnaire, naissant, peu développé, etc. Il y a à peine un demi-siècle, le modèle parfait que toutes

les cultures tentaient, à travers l'histoire, de réaliser, était l'adulte occidental sain d'esprit et lettré (peut-être docteur en sciences physiques). Cela se pense sans doute encore, mais ne se dit plus en tout cas. Pourtant, si le langage a changé, le discours est resté le même. Car qu'est-ce qu'un pouvoir embryonnaire, sinon ce qui pourrait et devrait se développer jusqu'à l'état adulte ? Et quel est cet état adulte dont on découvre, ici et là, les prémices embryonnaires ? C'est, bien entendu, le pouvoir auquel l'ethnologue est accoutumé, celui de la culture qui produit des ethnologues, l'Occident. Et pourquoi ces fœtus culturels du pouvoir sont-ils toujours voués à périr ? D'où vient que les sociétés qui les conçoivent avortent régulièrement ? Cette faiblesse congénitale tient évidemment à leur archaïsme, à leur sous-développement, à ce qu'elles ne sont pas l'Occident. Les sociétés archaïques seraient ainsi des axolotl sociologiques incapables d'accéder, sans aide extérieure, à l'état adulte normal.

Le biologisme de l'expression n'est évidemment que le masque furtif de la vieille conviction occidentale, souvent partagée en fait par l'ethnologie, ou du moins beaucoup de ses praticiens, que l'histoire est à sens unique, que les sociétés sans pouvoir sont l'image de ce que nous ne sommes plus et que notre culture est pour elles l'image de ce qu'il faut être. Et non seulement notre système de pouvoir est considéré comme le meilleur, mais on va même jusqu'à attribuer aux sociétés archaïques une certitude analogue. Car dire qu'« aucun peuple nilotique n'a pu s'élever au niveau d'organisation politique centralisé des grands royaumes bantous » ou que « la société lobi n'a pu se donner une organisation politique », c'est en un sens affirmer de la part de ces peuples l'effort pour se donner un vrai pouvoir politique. Quel sens y aurait-il à dire que les Indiens Sioux n'ont pas réussi à réaliser ce qu'avaient atteint les Aztèques, ou que les Bororo ont été incapables de s'élever au niveau politique des Incas ? L'archéologie du langage anthropologique nous conduirait, et sans avoir à trop creuser un sol finalement assez mince, à mettre à nu une parenté secrète de l'idéologie et de l'ethnologie, vouée celle-ci, si l'on n'y prend garde, à s'ébrouer dans le même boueux marécage que sociologie et psychologie.

Une anthropologie politique est-elle possible ? On pourrait en douter, à considérer le flot toujours croissant de la

